

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 34

Artikel: La fenna que pâyè sè z'impoû
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185318>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Puis nous n'aurons plus de poussière,
De sol boueux, ni de glaçons,
Le soir, partout de la lumière,
Jusqu'au près des moindres maisons.

Notre ville propre et jolie,
Chez nous retiendra l'étranger,
Qui délaissera, je parie,
La terre où fleurit l'oranger.

Nous ne pouvons demeurer en arrière;
Avec le siècle il faut marcher,
Obtenir à tout prix un éclat éphémère;
C'est là ce qu'il nous faut chercher.

D'ailleurs n'est-ce pas chose inique?
D'autres villes ont plus d'impôts!
Il faut, dans une république,
En commun porter les fardeaux.

Vous pouviez imposer, peut-être,
Bien des objets par vous omis:
Les pianos, le chat, la fenêtre,
Jeux de croquets et canaris.

« Qui veut la fin veut les moyens! »
Dites-vous. Que tous en pâtissent,
La fin viendra, chers citoyens,
Pour cela nos efforts s'unissent!

Frappez, Messieurs, et n'épargnez, de grâce,
Pas plus les petits que les grands:
La bonne mère ne se lasse
Qu'après avoir fouetté tous ses enfants.

La fenna que pâyê sè z'impoû

Onna bouna fenna qu'avâi dâo bin ao sêlâo étai
z'ua pâyî sè z'impoû et sè lameintâvê dâo teimps
que fasâi stu sailli.

— N'est pas l'eimbarras, se lâi fe lo receviâo, fa
on rudo teimps et clia pliodze n'a pas l'ai dè volliâi
botsi!

— Oh! câisi-vo, se repond la fenna, qu'avâi tot
son fein étai, lâi vâo fêrê bio sti an! Ne vollein rein
avâi dè bon què cein qu'est âo grenâ et su lo cholâ,
kâ se lo teimps ne tzandzê pas, tot cein qu'est à la
garda dè Dieu est fotu.

Berbitchon et sa mia.

Ein septanta et septantion, adon que noutrê sordâ
sont z'u à la frontiêre po gravâ âi Français et âi
Tûtches dè sè veni taupâ per tsi no, lo valet à Ber-
bitchon, qu'on lâi desâi coumeint à son père po cein
que l'aviont ti dou 'na granta berbitche dzauna qu'on
arâi djurâ que l'étâi ein loton, essiyivê dè frequentâ
la felhie à Quequelion. La raccompagnivê adé la
demeindze né, lâi atsetâvê dâi cornets dè trablîettès
à la bise, lâi fasâi liairê lè dévisès dè caramellès,
lâi baillivê lo bré quand la jeunesse sè promenâvê,
la sè veillivê quand l'allâvê fêrê âo for rein què po
la reincontrâ et l'allâvê soveint roudassî déveron la
mâison; enfin quiet: couennâvê. La lurena n'étâi
pas quie tant decidaïe por li, ma tot parâi le lo
remâofâvê pas pî et lo laissivê fêrê dè poâire que
n'ein vîgnê min d'autro, pace que le volliâvê avâi
on bounamei po ne pas restâ vilhe felhie.

Quand l'est que lo gaillâ reçut pè la piquietta lè

z'oodrès po parti po la Comtâ, iô dévessont d'aboo
allâ, fe son sa et quand fe vetu ein militêro, que
l'eut met sa tuniqua et son bounet dè police, s'ha-
zardâ d'allâ derê bondzo tsi Quequelion, kâ on a mé
dè toupet quand on est ein sordâ. Adon à n'on
momeint que sè trovâvê solet avoué sa mia, lâi fe:

— Ora, Janette, mè vâo-tou promettêrê d'adé
m'amâ et dè pas m'âobliâ tandi que sari via?

— Oï bin se cein ne dourê pas trâo grand teimps,
se lâi repond la gaupa.

Le cri-cri

II

Après avoir reçu les premiers compliments de la veuve, le
boursier s'approcha d'une table où des rafraîchissements
étaient servis.

— Qu'est-ce que cela? fit-il en versant avec précaution
un doigt d'un liquide rougeâtre dans un verre.

— Du vin du pays, monsieur, répondit la veuve avec
fierté, et, comme on n'en boit pas beaucoup chez nous, il est
fait avec des raisins de ma propre treille.

— Du vin des Ardennes! dit le boursier, voilà ce qu'on ne
trouverait pas en effet au Café Anglais. Voyons un peu.

Il porta le verre à ses lèvres et fit la grimace.

— Mais il est dur en diable, votre vin!

— Je crois bien, monsieur n'y met pas de sucre: le su-
crier est pourtant à côté.

— Ah! ce vin se boit avec du sucre; il fallait le dire tout
de suite, fit le boursier en riant aux éclats.

Et plus gai qu'il n'avait été depuis longtemps, M. Bertil-
lon tira une pièce de vingt francs de son porte-monnaie.

— Mère Valdreau, dit-il, voilà pour votre marché de de-
main. Est-ce qu'on peut être bien nourri à ce prix-là dans
votre pays?

— Seigneur Jésus! s'écria la veuve en se signant dans
son trouble comme si elle voyait le diable; mais il y a là de
quoi acheter toutes les boutiques de Chaumont et les mar-
chands avec!

— Eh bien! faites pour le mieux et ne regardez pas à la
dépense. Ah! j'espère que vous me ferez goûter un peu de
votre cuisine locale.

— S'il vous plaît? dit la veuve ouvrant de grands yeux
étonnés.

— Ah! c'est juste, vous ne comprenez pas. Voyons, vous
devez bien avoir dans ce pays ce qui se trouve partout, un
plat spécial, que l'on ne prépare bien qu'ici, dont la recette
se transmet de mère en fille.

— Ah! la salade au lard! s'écria la mère Valdreau avec
fierté.

— Hum! fit M. Bertillon effrayé, c'est là votre plat natio-
nal. Eh bien, non, décidément, pas de salade au lard, mais
plutôt, puisque la chasse est ouverte, un perdreau: avec
cela des œufs frais, de la galette....

— Monsieur sera satisfait, j'ose le dire, fit la bonne
femme.

— Et surtout, acheva M. Bertillon en congédiant son hô-
tesse, ne me réveillez pas trop matin.

Depuis longtemps, le boursier ne connaissait plus, en fait
de levers de soleil, que ceux qu'il pouvait admirer de temps
à autre dans quelque pièce de l'Opéra ou de la Porte-Saint-
Martin, brossés par Chéret ou Robecchi. Jet il en avait si bien
pris l'habitude, qu'il ne tenait nullement à en voir d'autres.

Quand le lendemain, la mère Valdreau entra, vers dix
heures du matin, dans la chambre de son hôte, et s'informa
respectueusement comment il avait passé la nuit, elle fut
accueillie avec la plus parfaite mauvaise humeur par le ter-
rible voyageur.

— Comment j'ai dormi? Fort mal, pour ne pas dire du
tout, et comment aurais-je pu dormir avec cet infernal in-
secte qui toute la nuit a fait un tapage du diable dans la
cheminée.